

Orhan Pamuk

Neige



folio

Extrait de la publication

COLLECTION FOLIO

Orhan Pamuk

Neige

*Traduit du turc
par Jean-François Pérouse*

Gallimard

Extrait de la publication

Titre original :

K A R

© İletişim Yayıncılık A.S., 2002. All rights reserved.
© Éditions Gallimard, 2005, pour la traduction française.

Orhan Pamuk est né en 1952 à Istanbul. Il a fait des études d'architecture, de journalisme, et a effectué de longs séjours aux États-Unis (Université d'Iowa, Université Columbia).

Il est l'auteur notamment du *Livre noir* (Folio n° 2897), succès international, qui a reçu le prix France Culture 1995 et de *Mon nom est Rouge* (Folio n° 3840), prix du Meilleur Livre étranger en 2002. *Neige* lui a valu le prix Médicis étranger en 2005 et le prix Méditerranée étranger en 2006. Son œuvre est traduite en quarante langues.

Il a reçu le prix Nobel de littérature en 2006.

Our interest's on the dangerous edge of
things.

The honest thief, the tender murderer,
The superstitious atheist.

Robert Browning,
« Bishop Blougram's Apology »

La politique dans une œuvre littéraire, c'est
un coup de pistolet au milieu d'un concert,
quelque chose de grossier et auquel pour-
tant il n'est pas possible de refuser son
attention. Nous allons parler de fort vilai-
nes choses.

Stendhal,
La Chartreuse de Parme

Eh bien détruire le peuple, le réduire, le
forcer à se taire. Car l'instruction euro-
péenne est supérieure au peuple...

Dostoïevski,
Les Carnets des Frères Karamazov

The Westerner in me was discomposed.

Joseph Conrad,
Under Western Eyes

Le silence de la neige

ARRIVÉE À KARS

Le silence de la neige, voilà à quoi pensait l'homme assis dans l'autocar juste derrière le chauffeur. Au début d'un poème, il aurait qualifié ainsi l'état de ses sentiments, de « silence de la neige ».

Il avait attrapé l'autocar qui va d'Erzurum à Kars au dernier moment. Après deux jours de voyage dans les bourrasques de neige, il avait atteint la gare routière d'Erzurum et, portant son sac dans les corridors sales et froids, cherchait où se trouvaient les autocars pour Kars, quand quelqu'un lui dit qu'il y en avait un sur le départ.

L'aide-chauffeur du vieil autocar Magirus qu'il avait fini par prendre avait refusé de rouvrir le coffre, en disant : « On est pressés. » C'est pourquoi le gros sac à main Bally griotte foncé était maintenant avec lui, entre ses jambes. Le voyageur assis côté fenêtre portait un manteau épais couleur cendre, acheté cinq ans auparavant dans un *Kaufhof* à Francfort. Et disons dès maintenant qu'au cours des jours qu'il va passer à Kars, ce beau manteau au poil doux lui sera une source tout à la fois de honte, d'inquiétude et de confiance.

Dès le départ, les yeux grands ouverts dans l'espoir de « voir quelque chose de nouveau », le voyageur assis côté fenêtre observa les quartiers périphériques

d'Erzurum, les minuscules et pauvres épiceries, les fours à pain, l'intérieur de bric et de broc des cafés; sur ce, il commença à neigeoter. C'étaient des flocons plus gros et plus abondants que ceux de la neige tombée entre Istanbul et Erzurum. S'il n'avait pas été fatigué par le chemin parcouru et avait prêté plus d'attention à la taille des flocons qui tombaient du ciel comme des plumes d'oiseau, l'homme assis côté fenêtre aurait pressenti la forte tempête de neige qui allait survenir et peut-être que, réalisant dès le départ que ce voyage allait bouleverser sa vie, il aurait fait demi-tour.

Mais il n'eut aucune intention de faire demi-tour. Il fixa du regard le ciel qui, à la nuit tombante, paraissait plus lumineux que la terre et se mit à contempler les flocons de neige de plus en plus gros tournoyant dans le vent, non comme les indices d'une catastrophe imminente, mais comme les résidus d'un bonheur d'enfance et les signes d'une innocence enfin de retour. Il y avait une semaine que l'homme assis côté fenêtre était revenu à Istanbul, où il avait vécu ses années d'enfance et de bonheur, pour la première fois après douze ans d'absence, pour la mort de sa mère; il y était resté quatre jours et sans trop y réfléchir s'était lancé dans ce voyage à Kars. Il sentait que l'exceptionnelle beauté du spectacle de la neige le rendait encore plus heureux que d'avoir revu Istanbul après tant de temps. Il était poète. Or, dans un poème écrit des années auparavant, et que les lecteurs turcs connaissent fort peu, il avait écrit qu'une fois par vie il neigeait dans nos rêves.

La neige tombait, telle qu'elle tombe en rêve, lancinante, silencieuse; le voyageur assis côté fenêtre se purifiait avec les sentiments d'innocence et de naïveté auxquels il aspirait avec passion depuis des années et se mettait à croire, optimiste, qu'il se sentirait dans ce

monde comme chez lui. Peu de temps après, il fit quelque chose qu'il n'avait pas fait depuis longtemps et dont il ne lui avait pas même effleuré l'esprit que ce fût possible : il s'endormit sur son siège.

Profitons de son somme pour donner sans bruit quelques informations à son sujet. Il vivait depuis douze ans en Allemagne une vie d'exilé politique, mais à aucun moment ne s'était trop intéressé à la politique. Sa passion essentielle, toute sa pensée, c'était la poésie. Il avait quarante-deux ans, et ne s'était jamais marié. Même si on ne le remarquait pas, puisqu'il était replié sur son siège, il était plutôt grand pour un Turc; il avait le teint clair que le voyage avait terni, et les cheveux châtons. C'était un timide qui aimait la solitude. S'il avait su que peu de temps après qu'il se fut endormi sa tête était tombée, sous l'effet des secousses de l'autocar, sur l'épaule du voyageur d'à côté, puis sur son poitrail, il aurait eu honte. L'homme ainsi affalé sur son voisin était bien intentionné, droit et correct; de ce fait, il était toujours triste, comme les héros de Tchekhov, qui ne prennent aucune initiative ni n'ont de succès dans leur vie privée. Mais nous reviendrons plus tard abondamment sur sa tristesse. Disons d'emblée que le voyageur, dont je sens qu'il ne dormira pas beaucoup plus dans cette position inconfortable, s'appelle Kerim Alakuşođlu, mais que, n'aimant pas du tout ce nom, il préfère qu'on l'appelle Ka, de ses initiales; ce que l'on fera dans ce livre. Alors qu'il était encore à l'école, notre héros écrivait avec obstination son nom « Ka » sur les copies de devoirs et d'examen, il signait « Ka » les feuilles de présence à l'université et s'exposait ainsi chaque fois aux remontrances des enseignants et des fonctionnaires. Comme il publiait aussi ses livres de poésie sous ce nom, qu'il avait fait accepter à sa mère, à sa famille

et à ses amis, le nom de Ka avait en Turquie et auprès des Turcs d'Allemagne une modeste et mystérieuse réputation. Maintenant, j'ajouterai moi aussi, comme le chauffeur qui après avoir quitté la gare routière d'Erzurum souhaitait bonne route aux voyageurs : Que ton voyage soit sans encombre, cher Ka... Mais je ne voudrais pas vous tromper : je suis personnellement un ancien ami de Ka et je sais tout ce qui lui arrivera à Kars avant même de commencer à raconter cette histoire.

Après Horasan, l'autocar prit vers le nord la direction de Kars. Soudain, à cause d'une carriole qui avait surgi au dernier moment, le chauffeur freina d'un coup sec dans une des côtes raides qui montaient en lacet, et Ka se réveilla aussitôt. Il ne fut pas long à se mettre à l'unisson de l'atmosphère de solidarité qui baignait maintenant tout l'autocar. Dans les virages, le chauffeur ralentissait aux abords des précipices pierreux et, bien qu'il fût assis juste derrière lui, Ka se levait dans son dos, comme les voyageurs, pour mieux voir la route ; il s'efforçait en vain de montrer du doigt le bas-côté qui échappait au regard d'un voyageur qui, pour aider le chauffeur, essayait le pare-brise embué ; quand la tempête s'intensifiait, que les essuie-glaces se paralysaient, rendant aussitôt le pare-brise blanc opaque, il s'employait à deviner où continuait la route qu'il ne voyait plus, ni d'ailleurs le chauffeur.

Les panneaux de signalisation, recouverts de neige, n'étaient plus visibles. La tempête redoublant de force, le chauffeur renonça aux pleins phares et fit le noir à l'intérieur du véhicule car il lui était plus facile de voir la route dans une demi-pénombre. Sans plus s'adresser la parole, saisis de peur, les voyageurs se mirent à regarder les rues des pauvres bourgades enneigées, les lampes pâles des maisons

sans étage et faites de bric et de broc, les chemins désormais fermés vers les villages éloignés et les précipices que les phares éclairaient à peine. S'ils se parlaient, c'était à voix basse.

Le voisin de Ka, sur la poitrine duquel il s'était endormi, lui demanda ainsi en chuchotant ce qu'il allait faire à Kars. Il n'était pas difficile de comprendre que Ka n'était pas de Kars.

Ka répondit en chuchotant lui aussi qu'il était journaliste, mais ce n'était pas vrai, et qu'il y allait pour les élections locales et pour les femmes qui se suicident, et ça c'était vrai.

Le voisin lui dit avec force mimiques, dont Ka ne put savoir si elles exprimaient la honte ou la fierté, que dans tous les journaux d'Istanbul on avait écrit que le maire de Kars avait été assassiné et que les femmes s'y suicidaient.

Ka discuta par intermittence tout au long du trajet avec ce paysan fin et élégant qu'il allait croiser, en larmes, trois jours plus tard à Kars, dans l'avenue Halitpaşa prise par la neige. Ka apprit dans l'autocar que l'homme avait conduit sa mère à Erzurum parce que l'hôpital de Kars ne convenait pas, qu'il était éleveur dans un village des environs de Kars, qu'il s'en sortait tant bien que mal, avec résignation, que pour des raisons mystérieuses qu'il n'expliqua pas à Ka il avait de la peine non pour lui mais pour son pays, et qu'il était honoré que quelqu'un d'éduqué et de lettré comme Ka vînt d'aussi loin qu'Istanbul juste pour s'enquérir des malheurs de Kars. Ses propos sobres et dignes lui conféraient une noblesse qui éveilla la considération de Ka.

Ka sentait bien que la simple présence de cet homme lui apportait une quiétude qu'il n'avait pas éprouvée une seule fois en Allemagne, en douze ans ; elle lui rappelait l'époque où il se plaisait à avoir de

l'affection pour qui lui paraissait plus désarmé que lui. Il s'efforçait de regarder le monde avec l'œil d'un homme plein de pitié et d'amour. Ka s'aperçut alors qu'il avait à présent moins peur de la tempête de neige, qui n'en finissait pas, qu'ils ne débouleraient pas dans le précipice et que l'autocar parviendrait à Kars au pire avec du retard.

Quand l'autocar arriva, avec trois heures de retard, dans les rues enneigées de Kars, Ka ne reconnut rien de la ville. Il n'arrivait même pas à situer la gare devant laquelle il s'était retrouvé, par un jour de printemps, quand il était venu vingt ans plus tôt avec le train à vapeur, ni l'hôtel de la République, avec ses chambres équipées du téléphone, où un cocher l'avait conduit après l'avoir promené dans toute la ville. Sous la neige, toute chose semblait effacée et perdue. Les quelques voitures à cheval qui attendaient à la gare routière lui rappelaient le passé, mais la ville était beaucoup plus triste et pauvre qu'elle était apparue à Ka des années auparavant. Par les fenêtres couvertes de glace, il vit des immeubles de béton, identiques à ceux qu'on avait érigés partout en Turquie ces dix dernières années, ces panneaux de plexiglas et ces fanions électoraux suspendus à des fils tendus de part et d'autre des rues qui rendaient les villes si indifférenciées.

Une fois descendu de l'autocar et dès que son pied eut touché la neige molle, un froid vif s'engouffra par le bas de son pantalon. Alors qu'il demandait l'hôtel Karpalas, où depuis Istanbul il avait réservé une chambre par téléphone, il aperçut des visages familiers parmi les voyageurs qui reprenaient leurs bagages auprès de l'aide-chauffeur, mais sous la neige il ne put les identifier. Au restaurant Yeşilyurt, où il se rendit après s'être installé à l'hôtel, il revit un homme usé, fatigué mais encore élégant et jovial,

flanqué d'une femme grosse mais pleine de vivacité, manifestement sa compagne. Ils lui rappelèrent Istanbul, les théâtres politiques résonnant des slogans des années 1970 : l'homme se nommait Sunay Zaim. En les observant, plongé dans ses rêves, il se dit par ailleurs que la femme ressemblait à une de ses camarades de l'école primaire. Ka reconnut aussi chez les autres hommes de la tablée ce teint fané et macabre propre au milieu du théâtre : que venait donc faire cette petite compagnie dans cette ville oubliée par cette nuit enneigée de février ? Avant de sortir du restaurant où se trouvaient les mêmes fonctionnaires à cravate que vingt ans auparavant, Ka crut également voir à une autre table un des héros de la gauche des années 1970, arme à la main, mais de même que Kars et le restaurant étaient appauvris et affadis, ses souvenirs étaient comme enfouis sous la neige.

Était-ce à cause de la neige et des trottoirs verglacés ou parce qu'il n'y avait de toute façon jamais personne dans les rues que la ville était déserte ? Il lut avec attention les affiches électorales sur les murs, les publicités pour des écoles privées et des restaurants, et les placards contre le suicide que la préfecture venait de faire coller ; il y était écrit : « L'Être Humain est Un Chef-d'œuvre de Dieu et le Suicide Une Insulte. » La vue des vieux bâtiments de pierre de facture russe, qui conféraient dans sa mémoire une place spéciale à Kars, le rassérénait, si peu que ce fût.

L'hôtel Karpalas, de style baltique, était une de ces constructions pleines de grâce. Après être passé sous un porche qui ouvrait sur une cour, on entra dans un immeuble de deux étages, aux hautes fenêtres fines et étirées. Sous ce porche conçu cent dix ans auparavant pour faire passer commodément les voitures à cheval, Ka ressentit une émotion indicible,

mais il était si fatigué qu'il ne put s'y arrêter. Disons tout de même que cette émotion avait un lien avec l'une des raisons pour lesquelles Ka était venu à Kars : trois jours plus tôt, alors qu'il se rendait au journal *Cumhuriyet* à Istanbul, il rencontra Taner, un de ses amis d'enfance, qui lui dit qu'il allait y avoir des élections municipales à Kars et que là comme à Batman, les jeunes femmes étaient touchées par une étrange maladie du suicide; qui lui proposa en outre de lui donner une carte de presse provisoire s'il voulait bien écrire sur ces questions que personne ne voulait traiter, et ainsi, après douze ans d'absence, de saisir l'occasion de connaître la vraie Turquie; et qui surtout ajouta que leur camarade d'université, la belle İpek, se trouvait également à Kars. Bien que séparée de Muhtar, İpek vivait encore là-bas, à l'hôtel Karpalas avec son père et sa sœur, et tout en écoutant les propos de Taner, commentateur politique à *Cumhuriyet*, Ka se souvenait de la beauté d'İpek.

Arrivé au deuxième étage, chambre 203, Ka se sentit plus calme après avoir fermé la porte, alors que le réceptionniste Cavit, qui lui avait donné la clé, regardait la télévision dans le hall haut de plafond de l'hôtel. Il prit soin de se reposer et, contrairement à ce qu'il avait craint au cours du voyage, ni son esprit ni même son cœur ne se demandaient si İpek était ou non dans l'hôtel. Avec l'instinct puissant de ceux qui se souviennent que leur vie amoureuse s'est limitée à une série de souffrances et de hontes, Ka mourait de peur de tomber amoureux.

À minuit, il enfila son pyjama et, avant de se mettre au lit, une fois la chambre plongée dans le noir, il entrouvrit légèrement les rideaux puis contempla la chute incessante des énormes flocons de neige.

*Notre ville est une ville
tranquille*

LES QUARTIERS ÉLOIGNÉS

La neige éveillait toujours en lui un sentiment de pureté lorsqu'en les recouvrant elle faisait oublier la saleté de la ville, sa boue et son obscurité, mais au cours de la première journée qu'il avait passée à Kars, Ka avait perdu ce sentiment d'innocence associé à la neige. Là, elle était quelque chose de fatigant, lassant, harassant, or il avait neigé toute la nuit. Et la neige n'avait pas cessé un seul moment le matin, tandis que Ka marchait dans les rues, pour s'asseoir dans les cafés pleins de Kurdes au chômage, s'entretenir avec des électeurs, papier et stylo à la main en journaliste zélé, grimper les ruelles raides et verglacées des quartiers pauvres et interviewer l'ancien maire de la ville, le préfet adjoint et les proches des filles qui s'étaient suicidées. Les rues sous la neige, qui lui paraissaient sorties d'un conte lorsqu'il les regardait de la fenêtre de leur maison protégée à Nişantaşı¹, du temps de son enfance, lui faisaient maintenant figure de prémices de cette vie de pauvreté sans espoir final qui hantait inconsciemment la classe moyenne comme une issue fatale, mais qu'elle ne voulait même pas imaginer.

1. Quartier réputé « occidentalisé » du centre d'Istanbul, où Orhan Pamuk a vécu une partie de sa propre enfance. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

Le matin, alors que la ville s'éveillait à peine, il marcha vite, très vite, sans se laisser abattre par la neige, de l'avenue Atatürk jusqu'aux quartiers de *gecekondu*¹, le secteur le plus pauvre de Kars, Kalealtı². Il avançait toujours plus vite sous les éléanes et les érables aux branches couvertes de neige. La vue des vieux bâtiments russes abîmés, aux fenêtres percées de tuyaux de poêle, de la neige qui tombait à l'intérieur des églises arméniennes vieilles de mille ans, vides, s'élevant entre des transformateurs électriques et des dépôts de bois, des chiens fanfarons qui aboyaient après chaque passant sur le pont de pierre vieux de cinq cents ans au-dessus de la rivière prise par les glaces, des frêles fumées au-dessus des petits *gecekondu* du quartier de Kalealtı qui semblait bien vide et abandonné sous la neige, l'emplit de tant de tristesse que ses yeux s'ourlèrent de larmes. Et les deux enfants, un garçon et une fille, envoyés très tôt chez le boulanger de l'autre côté de la rivière, riaient en se chamaillant avec un tel bonheur, tout en serrant contre eux les pains chauds, que Ka leur sourit lui aussi. Ce n'était pas la pauvreté ou même le désarroi qui le minait à ce point ; c'était un étrange et puissant sentiment de solitude, qu'il verrait toujours par la suite, dans chaque lieu de la ville, dans les vitrines vides des boutiques de photographe, dans les vitres glacées des *çayhane*³ remplies à craquer de chômeurs jouant aux cartes, sur les places désertes couvertes de neige. Comme si c'était ici un endroit oublié de tous et que la neige allait silencieusement tomber jusqu'à la fin du monde.

1. Mot à mot « posé la nuit » ; terme forgé à la fin des années 1940 pour désigner l'habitat spontané et illégal, sous forme de baraque ; désigne aujourd'hui plus largement un habitat construit sans autorisation ni respect des normes.

2. Le nom du quartier signifie « Dessous la citadelle ».

3. Maison de thé. Local sommaire, généralement doté d'un poste de télévision, où les hommes désœuvrés jouent en buvant du thé.

Le matin, la chance se mit de son côté et il fut accueilli comme un célèbre journaliste stambouliote dont chacun voudrait par curiosité serrer la main ; du préfet adjoint au plus pauvre, chacun lui ouvrit sa porte pour lui parler. Serdar Bey ¹, qui publiait la *Gazette de la ville-frontière* et avait été un temps le correspondant local de *Cumhuriyet* (sans que les papiers qu'il envoyait fussent publiés), présentait Ka aux habitants de Kars. Au matin, à peine sorti de son hôtel, Ka avait trouvé à la porte de son journal ce vieux rédacteur qui avait commencé sa carrière en tant que « correspondant local » d'Istanbul. Et il avait aussitôt compris qu'il connaissait tout Kars.

Ce fut donc Serdar Bey qui posa le premier la question qu'on poserait à Ka des centaines de fois au cours des trois jours qu'il passerait à Kars.

« Bienvenue dans notre bonne ville-frontière, maître. Mais qu'avez-vous donc à faire par ici ? »

Ka répondit qu'il était venu suivre les élections et peut-être écrire un article au sujet des filles suicidaires.

« Les filles suicidaires font l'objet d'exagérations comme à Batman ², dit le journaliste. Montons voir Kasım Bey, le directeur adjoint de la Sécurité. Qu'il sache que vous êtes arrivé.... On ne sait jamais. »

C'était une habitude de province remontant aux années 1940 que de présenter à la police les nouveaux venus dans une bourgade, même s'ils étaient journalistes. Comme il était un exilé politique revenant dans son pays après des années et que, même si on n'en parlait pas, on sentait d'une certaine

1. Le terme « Bey » accolé au prénom (les patronymes sont peu utilisés) signifie sur un mode un peu officiel la considération pour un homme.

2. Ville pétrolière du sud-est de la Turquie, longtemps bastion du Hezbollah turc.

manière la présence des guérilleros du PKK, Ka ne s'y opposa pas.

Sous la neige qui tombait pesamment, de la halle aux fruits secs, par l'avenue Kâzım-Karabekir où sont alignés méthodiquement les quincailliers et les vendeurs de pièces détachées, ils passèrent devant les maisons de thé où de tristes chômeurs regardaient la télévision et la neige qui tombait, puis devant les boutiques de produits fermiers où étaient exposées d'énormes roues de *kaşar*¹; ils traversèrent toute la ville de part en part, marchant au total quinze minutes.

Serdar Bey s'arrêta en chemin pour montrer à Ka le coin de rue où l'ancien maire avait été abattu. Selon certains dires, le maire avait été liquidé à cause d'une simple question municipale, une histoire de balcon détruit parce que sans autorisation. L'assassin avait été arrêté trois jours après les faits, avec son arme, dans la grange de sa maison, au village où il avait fui après son crime. Au cours de ces trois jours il y eut tant de rumeurs que personne ne crut que c'était lui le coupable; la cause du meurtre était si simple que cela suscita une sorte de déception.

La Direction de la Sécurité de Kars était un immeuble de deux étages, qui s'étirait largement sur l'avenue Faikbey, où sont alignées les vieilles constructions en pierre, héritage des Russes et des riches Arméniens, utilisées pour la plupart comme bâtiments publics. En attendant le directeur adjoint de la Sécurité, Serdar Bey expliqua, en montrant à Ka les hauts plafonds ouvragés, qu'il s'agissait d'un *konak*² de quarante pièces qui avait appartenu à un

1. Fromage à pâte pressée cuite, s'apparentant un peu au cantal, dont la région de Kars est un des gros producteurs en Turquie.

2. Terme désignant une résidence pour notable à l'époque ottomane et dans une moindre mesure par la suite.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LA MAISON DU SILENCE.

LE LIVRE NOIR (Folio n° 2897).

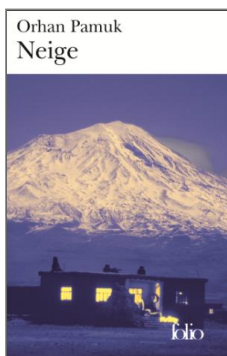
LE CHÂTEAU BLANC (Folio n° 3291).

LA VIE NOUVELLE (Folio n° 3428).

MON NOM EST ROUGE. Prix du Meilleur Livre étranger
2002. (Folio n° 3840).

NEIGE. Prix Médicis étranger 2005. Prix Méditerranée étranger
2006. (Folio n° 4531).

ISTANBUL, Souvenirs d'une ville.



Neige

Orhan Pamuk

Cette édition électronique du livre

Neige d'Orhan Pamuk

a été réalisée le 27 avril 2011

par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,

(ISBN : 9782070344543).

Code Sodis : N49638 - ISBN : 9782072447228.

Numéro d'édition : 175814.